



HAL
open science

Un objet de rêve pour la sociologie

Bernard Lahire

► **To cite this version:**

| Bernard Lahire. Un objet de rêve pour la sociologie. *Siggi, le magazine de sociologie*, 2023, 7. <hal-04193109>

HAL Id: hal-04193109

<https://hal.science/hal-04193109v1>

Submitted on 1 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Un objet de rêve pour la sociologie

Bernard Lahire, Directeur de recherche CNRS, membre du Centre Max Weber, ENS de Lyon.

Les circonstances d'une première rencontre avec le rêve

J'ai commencé à m'intéresser à la question du rêve – un sujet presque totalement absent en sociologie – il y a environ vingt-cinq ans, pour des raisons à la fois de hasard et de nécessité. Cela relève de la logique qu'une expression comme « de fil en aiguille » traduit assez bien. Une chose entraînant l'autre, le rêve m'est apparu comme l'un des objets les plus attirants, et les plus effrayants à la fois, pour le jeune sociologue que j'étais, en quête de territoires inconnus.

En 1997, j'étais à l'université de Berkeley en Californie pour un séjour un peu long en tant que *Visiting scholar*. C'est le sociologue étatsunien Aaron V. Cicourel, professeur à l'université de San Diego, ancien ethnométhodologue, qui avait rompu avec ce qu'il appelait alors « la secte », et qui bâtissait une « sociologie cognitive » à la fois originale et rigoureuse, fondée sur l'observation extrêmement méthodique des interactions sociales (il était à la fois très critique du fondateur de l'ethnométhodologie, Harold Garfinkel, parce qu'il réduisait le contexte des interactions au contexte immédiat, alors qu'il lui semblait impossible de comprendre les échanges entre un anesthésiste, un chirurgien et une infirmière sans reconstruire toute l'organisation hospitalière qui les rendait possibles, et d'Erving Goffman, dont les méthodes de recueil des données lui semblaient à mille lieues des protocoles rigoureux qu'il cherchait lui-même à mettre en place), qui m'avait aidé à trouver un point de chute scientifique pour pouvoir tranquillement « dévorer » la littérature scientifique étatsunienne. Accueilli par l'Institute for the Study of Social Change dirigé par Troy Duster, la *main library* de Berkeley, dont je garde un souvenir inoubliable, et quelques bibliothèques plus spécialisées, a été mon havre scientifique.

Je préparais un livre – *L'Homme pluriel*¹ – qui allait inaugurer une longue série de recherches sur le social à l'échelle individuelle. Pour résumer, mon intention était de prendre à bras le corps la question du social à l'état incorporé. Le concept d'*habitus* forgé par Pierre Bourdieu me semblait à la fois condenser une série de questions passionnantes et poser de nombreux problèmes irrésolus (la nature des dispositions, leur formation, leur transférabilité, leur articulation dans un « système », etc.). Il fallait trouver le moyen d'explorer ce champ de problèmes, qui rattache potentiellement la sociologie à toutes les formes d'étude du psychisme (de la psychanalyse aux neurosciences en passant par la psychologie culturelle et la psychologie cognitive).

Au cours de mes lectures, j'ai découvert un numéro de la revue *Symbolic Interaction* consacré au rêve². Cela m'a paru immédiatement très excitant scientifiquement, parce que ça allait dans le sens de ce que je cherchais à faire, à savoir une sociologie partant à la conquête de territoires généralement abandonnés aux psychologues, aux psychiatres ou aux psychanalystes, parfois aussi aux médecins. Quoi de moins « social » a priori que le rêve qui est éminemment individuel, qui se produit alors que la personne est endormie, isolée, sans interaction avec le monde extérieur, sans sollicitations sociales directes. Et il faut ajouter à cela que le récit de rêve, produit involontairement par le rêveur ou la rêveuse, est le plus souvent incongru, incohérent, « sans queue ni tête », aux yeux même de celui ou de celle qui rêve. Tout cela ne peut que décourager un sociologue à qui l'on a appris que le social c'est « le collectif », « le groupe », « l'institution ». D'ailleurs, les sociologues publiant dans cette revue qui avait retenu mon attention évitaient de prendre le rêve lui-même pour objet. Ils travaillaient pratiquement tous sur la circulation sociale du récit de rêve, sur la manière dont il est partagé auprès de conjoints, d'amis ou de collègues, et sur les effets que ce partage peut

¹ *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, Collection Essais & Recherches, Série « Sciences sociales », 1998. Traduit en anglais, *The Plural Actor*, chez Polity Press, en 2010.

² *Symbolic Interaction*, vol. 16, n° 12, 1993.

avoir dans la vie sociale, mais personne ne s'interrogeait centralement sur la fabrication du rêve et sur ses significations. Cela était implicitement renvoyé à la psychanalyse. Comme je l'ai écrit de manière volontairement humoristique, si le rêve est représenté métaphoriquement par un pot, il y a ceux qui étudient le pot (sa fabrication sur le tour du potier, sa matérialité, sa forme) et ceux qui tournent autour du pot (ses usages, sa circulation dans les échanges sociaux, les discours qui le prennent pour objet, etc.). Les chercheurs en sciences sociales ont la fâcheuse tendance à tourner autour du pot...

Le rêve : une affaire de psychanalyste ?

Le premier grand obstacle qui se présente quand on veut faire une sociologie des rêves, c'est bien évidemment la psychanalyse. Freud a inauguré cette nouvelle science avec son *Interprétation des rêves* publié en 1899 (mais daté de 1900). Quand on dit rêve, impossible de ne pas penser à la psychanalyse. Que faire de cette tradition, avec l'œuvre immense, complexe et parfois contradictoire, de son fondateur, avec ses écoles freudiennes, lacaniennes, etc., et ses auteurs multiples qui ont apporté des nuances, des correctifs, des inflexions théoriques ou méthodologiques (Alfred Adler, Georges Devereux, Martin Dornes, Sandor Ferenczi, Thomas Morton French, Erich Fromm, Carl Gustav Jung, Mélanie Klein, Jacques Lacan, Géza Róheim) ?

Certains sociologues pensent que la sociologie doit faire son œuvre sur ses propres bases, sa propre tradition, en filant droit devant sans regarder sur les côtés. Je pense que ça s'appelle tout simplement avoir des œillères. Je n'ai pas du tout cette conception de la recherche car cette défense disciplinaire repose sur un constructivisme relativiste problématique. J'ai une conception beaucoup plus réaliste d'un point de vue épistémologique et crois, de ce fait, qu'il n'y a pas plusieurs réalités mais seulement *une* réalité que des points de vue disciplinaires ou théoriques différents s'efforcent de connaître. Mais au final, c'est la connaissance de la réalité qui importe, et pas de savoir si cette connaissance est de nature sociologique, psychanalytique ou autre. Il me semblait donc évident qu'il fallait que je m'approprie les principaux résultats obtenus par la psychanalyse. C'est la seule façon d'atteindre une certaine cumulativité scientifique. Et c'était, bien sûr, totalement terrifiant pour le jeune sociologue trentenaire que j'étais. Il m'aura fallu plus de vingt ans de lectures, parallèles à mes divers travaux de recherche, pour m'autoriser à me lancer dans l'aventure.

On peut dire que Freud a été le premier à proposer une théorie scientifique sur le rêve, sa formation, ses significations. Il a agi en scientifique dans la mesure où il a lu tous les savants qui s'étaient intéressés avant lui au rêve et avaient tenté d'en expliquer la forme ou les contenus, et il a proposé une synthèse de tous ces résultats de recherche en les replaçant dans un cadre qui leur donnait un sens nouveau et beaucoup plus profond. Il mettait, comme on le sait, au cœur du processus de production du rêve l'inconscient, et plus exactement le contournement de ce qu'il pensait être une censure. En s'appuyant d'abord sur ses propres rêves, puis sur ceux de ses patients, Freud a mis au travail sa théorie et fondé la psychanalyse. Ce que j'ai essayé de faire dans *L'interprétation sociologique des rêves*³, c'est exactement le même mouvement de synthèse créatrice, 120 ans après *L'Interprétation des rêves*. Je suis parti de Freud, et j'ai même lu une partie des auteurs sur lesquels il s'était lui-même appuyé, puis je me suis approprié l'essentiel de ce qui avait été produit depuis Freud sur l'interprétation des rêves : en psychanalyse, en psychiatrie, en psychologie cognitive, en linguistique, en neuroscience, et même le peu qui avait fait en anthropologie ou en sociologie. Cela permet de voir ce qui peut être repris à Freud, parce que les recherches n'ont cessé de confirmer certaines intuitions ou affirmations du psychanalyste, et ce qui doit être amendé ou tout simplement abandonné.

³ *L'Interprétation sociologique des rêves*, Paris, La Découverte, Laboratoire des sciences sociales, 2018. Traduit en anglais, *The Sociological Interpretation of Dreams*, chez Polity Press, en 2020.

Pour aller à l'essentiel, je dirai d'abord que, comme Freud, je pense que les rêves ne sont pas de purs délires sans cohérence ni nécessité. Non seulement ils sont susceptibles d'être interprétés, mais j'insiste particulièrement en ce qui me concerne sur l'extrême cohérence sous-jacente de récits qui ont pourtant l'air totalement incohérents. Je me sépare cependant de lui sur quelques points cruciaux.

Tout d'abord, il y a une tendance chez Freud à tout ramener à l'enfance et à la famille dans l'explication. Or, en tant que sociologue des processus de socialisation, je sais que la période de l'enfance, et donc le cadre familial, sont déterminants, mais qu'ils ne sont pas les seuls à forger la personnalité des individus : l'école, le milieu professionnel, le club sportif, l'institution culturelle, le parti ou l'église, etc., sont des cadres socialisateurs très puissants, et qui interviennent parfois – par exemple dans le cas de l'école – très précocement dans la vie des individus.

Ensuite, même s'il s'en défend parfois, Freud et de nombreux psychanalystes à sa suite, ont privilégié une interprétation sexuelle des rêves. Inutile d'insister sur ce point, qui est le plus connu de sa théorie, mais les symboles oniriques ont le plus souvent pour Freud une nature sexuelle (tout objet un peu long et pointu – parapluie, couteau, tour, etc. – a une dimension phallique, et tout objet pouvant en contenir d'autres – grotte, armoire, tiroir, boîte, coffre ou coffret – renvoie à l'appareil génital féminin). Or, cela réduit considérablement les « motifs » des comportements humains. Pourtant, certains rêves mettent clairement en scène des compétitions sociales, scolaires ou professionnelles, des rapports de domination et des conflits entre les sexes, entre les classes, entre les groupes, entre les membres d'une même famille, etc.

Enfin, et c'est sans doute le plus important, Freud explique la bizarrerie des rêves par le fait qu'une censure oblige le psychisme à la contourner. Comment exprimer quelque chose qui ne peut être dit, se demande Freud ? En procédant, selon lui, à un « codage » ou à un « chiffage » du message : par la symbolisation, l'usage de la métaphore visuelle, la dramatisation-exagération des actions, etc. Freud a réussi à expliciter ces différents éléments qui composent le langage onirique, mais je soutiens que ce n'est pas la censure qui est à l'origine de ce langage. Celui-ci repose sur une incroyable économie de moyens et une condensation très efficace.

En m'appuyant sur des travaux qui portent explicitement sur la question de la censure (ceux de Pierre Bourdieu⁴ sur la censure qui s'exerce sur les marchés linguistiques officiels mais s'estompe sur les marchés francs, ceux de Goffman⁵ qui distinguent les comportements individuels selon qu'ils se déploient sur « scène » ou dans les « coulisses », ou ceux de James Scott⁶ sur les « textes publics » et les « textes cachés ») et sur la variation des productions langagières en fonction du degré d'officialité de la situation (ceux notamment de Basil Bernstein⁷ ou de William Labov⁸, qui montrent que plus la situation d'échanges linguistiques est informelle, plus elle met en jeu des personnes proches, qui partagent un grand nombre d'expériences en commun, et plus les propos sont implicites et relâchés du point de vue des normes publiques), je pense que l'espace du rêve est l'espace d'expression le moins soumis à la censure.

C'est la situation la plus intime, la plus privée qui soit, et la plus dénuée de censure, *formelle* comme *morale* : on peut y exprimer tout ce que l'on veut, et de la manière que l'on veut. Le rêve est produit sans auditoire ou spectateur, il est une *communication de soi à soi*, avec un fort degré d'implicite. Pourquoi expliciter ce qu'on a à dire puisqu'il ne s'agit pas de le rendre compréhensible à une personne extérieure qui ne partage pas l'intégralité de notre expérience ? Pourquoi ne pas dire

⁴ P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982.

⁵ E. Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*. 1. *La présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973.

⁶ J. Scott, *La Domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.

⁷ B. Bernstein, *Langage et classes sociales*, Paris, Minuit, 1975.

⁸ W. Labov, *Sociolinguistique*, Paris, Minuit, 1976.

les choses les plus horribles qui nous viennent à l'esprit sachant que personne n'a accès à nos pensées les plus intimes ? C'est lorsque je suis éveillé, en situation publique, que la censure formelle (la nécessité d'utiliser des formes explicites compréhensibles par autrui) et la censure morale (la nécessité de taire des propos tabous, trop crus, trop directs, trop violents) reprennent leurs droits.

Un inconscient socialement structuré

Je pense par ailleurs que l'inconscient est socialement structuré et que nos rêves sont façonnés par notre expérience sociale accumulée et sédimentée sous la forme de « dispositions » ou de « schémas d'expérience ». Nos rêves mettent en scène des problèmes posés par notre inscription dans le monde social.

Notre inconscient est, en effet, structuré par nos expériences dans des groupes ou des institutions, dans des rapports sociaux, et notamment des rapports de domination. Il est présent en chacun d'entre nous sous la forme de dispositions à sentir, à penser et à agir. Et ce qui nous « travaille » la nuit, ce ne sont jamais des situations banales, insignifiantes, mais l'ensemble des problèmes non résolus de notre existence. Dans un travail antérieur sur le processus de création littéraire chez Franz Kafka⁹, j'ai forgé la notion de « problématique existentielle » qui se constitue à travers l'ensemble de nos expériences sociales. Et comme nous n'avons jamais exactement les mêmes expériences, nous sommes porteurs de problèmes relativement différents, même s'il existe des classes de problèmes partagés par de très nombreux individus et si le nombre des problèmes engendrés par le monde social n'est pas infini.

Dans le cas des rêveurs et des rêveuses que j'ai longuement étudiés dans le second violet de ma recherche¹⁰, cela peut être des problèmes de « transfuges de classes », de personnes harcelées sexuellement, attouchées ou violées durant leur enfance, d'enfants abandonnés ou maltraités par leurs parents, de personnes en manque de reconnaissance parentale et dont la place au sein de la famille reste incertaine, de personnes prises dans les affres de la compétition scolaire ou sociale, etc. Et le plus souvent, ces problèmes non résolus, soit appartiennent à un passé que l'on ne peut défaire, soit appartiennent au présent mais ne dépendent pas de la pure volonté des individus (on a beau souffrir de la compétition scolaire ou de la domination masculine, il est impossible individuellement d'abolir des espaces de compétition ou des rapports de domination pluriséculaires).

Le mythe du rêve comme espace de liberté

Beaucoup d'auteurs qui ont écrit sur le rêve l'ont vu comme l'espace de liberté par excellence. Par exemple, le poète français Pierre Reverdy dit quelque part que « le rêve est la roue libre de l'esprit¹¹ ». Or, le rêve ne fonctionne pas du tout « en roue libre ». Ou alors, si l'on accepte la métaphore, il faut alors la prendre au pied de la lettre en considérant la « roue libre » pour ce qu'elle est en réalité : un mécanisme particulier qui n'est pas moins déterminé que tous les autres¹².

L'interprétation sociologique des rêves montre que rien de ce qui se trame durant nos temps de sommeil n'est indépendant des expériences sociales vécues et, par conséquent, des déterminations

⁹ Franz Kafka, *Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, Laboratoire des sciences sociales, 2010.

¹⁰ *La Part rêvée. L'interprétation sociologique des rêves. 2*, Paris, La Découverte, Laboratoire des sciences sociales, 2021.

¹¹ Pierre Reverdy, *Le Livre de mon bord*, Paris, Mercure de France, 1948.

¹² B. Lahire, « Chapitre 10 : Déterminisme sociologique et liberté du sujet », in Daniel Mercure et Marie-Pierre Bourdages-Sylvain (éd.), *Société et subjectivité. Transformations contemporaines*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2021, p. 157-170.

sociales multiples qui font de nous ce que nous sommes. Freud en a été le premier conscient, tant il voyait à l'œuvre les logiques qui déterminaient l'activité psychique et les comportements des individus, en échappant très largement à leur volonté et à leur contrôle. Dans ses cours d'introduction à la psychanalyse écrits en 1916-1917, il défendait bravement l'idée d'un déterminisme psychique :

« Je m'étais déjà permis une fois de vous reprocher votre croyance profondément enracinée à la liberté et à la spontanéité psychologiques, et je vous ai dit à cette occasion qu'une pareille croyance est tout à fait antiscientifique et doit s'effacer devant la revendication d'un déterminisme psychique¹³. »

Voilà le genre de propos qui ferait, aujourd'hui encore, pousser des cris d'orfraie à tous les « amoureux de la liberté », qu'ils soient essayistes, chroniqueurs ou philosophes médiatiques, et parfois même, ce qui est beaucoup plus grave, chercheurs en sciences sociales. Pourtant ce que veut dire Freud, et qui n'a rien de scandaleux, c'est que rien n'est pensé ou fait par pur hasard et que ce qui s'est passé et se passera a toujours des conditions, des ressorts, des logiques qu'on est en mesure, avec beaucoup de travail, de découvrir.

Ce qui se passe dans le rêve est le produit de nos expériences sociales, et en tant que tel, est totalement déterminé par les lois ayant cours dans le monde social. J'utilise souvent la métaphore du social à l'état plié pour faire comprendre que ce qui se passe en nous n'est que le produit du « froissement » ou des nombreux « plis » d'un social que les sociologues ont jusque-là étudié dans ses formes dépliées, extérieures aux individus. Il y a une expression métaphorique que j'aime bien et qui consiste à dire qu'une personne « prend le pli » pour signifier qu'elle prend une habitude, bonne ou mauvaise. Le constat d'un multi-déterminisme permanent, qui peut se conjuguer avec le sentiment subjectif de liberté, n'est désespérant que pour ceux qui croient en l'irréductible liberté humaine gisant au cœur de chacun d'entre nous. Plus la science progresse et plus ce qui nous paraissait aléatoire ou indéterminé se révèle structuré par des déterminants insoupçonnés. C'est en revanche le fait d'en prendre conscience qui nous ouvre la voie d'une plus grande maîtrise de nos existences.

Comment accéder à des vérités sur soi grâce à l'interprétation des rêves

Comme je l'ai dit, il y a dans le rêve une franchise, une absence de censure, qui font de lui un espace d'expression unique en son genre où l'on peut saisir la vérité des individus, du moins si l'on sait en comprendre le langage crypté et si l'on parvient à lever les implicites qui structurent sourdement les images du rêve. Si les rêves disent beaucoup de nous, nous n'y avons cependant pas facilement accès. Les vérités qu'expriment les rêves ne sont pas directement accessibles, y compris pour les principaux intéressés. Il faut faire la science des rêves, et mettre en œuvre tout un dispositif méthodologique, pour mettre au jour ces vérités.

Je commence par demander aux enquêtés de noter leurs rêves au réveil sans chercher à les rendre plus cohérents qu'ils n'apparaissent, et sans censurer des passages jugés gênants au réveil. Si la censure est quasiment absente du rêve, elle revient à la charge dès qu'il est mis en récit à destination d'autrui. Ensuite, je procède à une série de longs entretiens (deux à trois heures en moyenne), sur une longue période de temps (généralement plus d'un an). Selon les enquêtés que j'ai eus jusque-là, le volume d'heures d'entretien va de 11 heures à 61 heures, et le nombre de rêves pris en compte va de 16 rêves à plus de 1000 rêves. Les entretiens sont d'abord, d'ordre biographique, pour commencer à saisir les éléments structurants de leur histoire personnelle, puis ils consistent à

¹³ S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, traduit de l'allemand par S. Jankélévitch, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1962, p. 92.

revenir sur chaque rêve, et même sur les différents éléments composant le rêve (personnes, objets, animaux, lieux, couleurs, types d'action ou de mouvement, etc.). À chaque fois, mes questions consistaient à faire expliciter par l'enquêté la nature de ces éléments, le rapport qu'il entretenait avec chacun d'entre eux. C'est un travail de fourmi, qui se déroule en situation de face à face, avec de très nombreuses questions. De plus, l'entretien est systématiquement enregistré puis transcrit, ce qui me permet de revenir autant de fois que nécessaire sur tel ou tel aspect du rêve. Ma méthode se distingue donc très nettement des courtes séances analytiques, non enregistrées et faiblement structurées par l'analyste qui pose très peu de questions, voire aucune, et ne prend aucune note durant le temps de la séance.

Au fur et à mesure des « associations » faites entre les différents éléments du rêve et la vie du rêveur ou de la rêveuse, se dessine un sens général du rêve. Tout se passe comme si on avait affaire à des éléments d'un puzzle et que, plus les implicites sont levés par les précisions apportées par le rêveur, plus les pièces prennent leur place et font finalement apparaître l'image cachée du rêve. C'est grâce à ce travail « à deux », du rêveur qui livre ses expériences et du sociologue qui le place dans des conditions optimales d'expression, d'explicitation, en l'incitant à exprimer des choses que sans lui il n'aurait pas pensé à dire, que la lumière se fait sur ce que signifie le rêve.

Conclusion : interprétation des rêves et gain de lucidité

En fin de compte, l'étude du rêve vient nous rappeler le peu de fondement de la conception traditionnelle de l'acteur conscient, intentionnel et rationnel. Intégrer le rêve dans le champ des études sociologiques permet de comprendre différemment la manière dont nous agissons et nous comportons à l'état de veille. Son étude montre que non seulement les acteurs ne dirigent par leurs pensées les plus intimes de manière volontaire, intentionnelle, réflexive, mais qu'ils se sentent souvent étrangers à ce qu'ils ont eux-mêmes produits.

Mais l'inconscient socialement structuré ne se manifeste pas seulement dans nos rêves. Il est présent dans tous les actes de notre vie éveillée sans que nous le sachions, et oriente en permanence nos décisions, nos appréciations, nos relations. Freud avait commencé à le mettre en évidence en parlant de tous les actes manqués et autres lapsus que nous commettons régulièrement¹⁴.

Rendre conscient l'inconscient, c'est rendre service à ceux qui peuvent souffrir de la nature de cet inconscient sans savoir d'où viennent leurs souffrances. C'est sans doute – et je crois de plus en plus à cet effet de la vérité scientifique – un moyen de faire gagner du temps au gens dans leur vie, en les aidant à se débarrasser des illusions sur eux-mêmes et à éviter de répéter à maintes reprises, et sans s'en rendre compte, ce qu'ils finiront au bout du compte par considérer avec regret comme des « erreurs ».

C'est enfin une manière de faire prendre conscience qu'une grande partie de ce qui nous fait intimement souffrir n'a rien, au fond, de personnel, et trouve son origine à l'extérieur de nous, dans les structures sociales. Nous sommes malades des fonctionnements sociaux – familiaux, scolaires, professionnels, sentimentaux, sexuels, etc. – dans lesquels nous sommes pris en permanence. C'est encore une chose qui distingue la psychanalyse de la sociologie. Au lieu de « personnaliser » les problèmes dans une perspective strictement *thérapeutique*, qui conduit le « sujet » à faire un travail sur lui-même, la sociologie les dépersonnalise et amène à penser que leur résolution passe autant par un travail sur soi que par un *travail politique* en vue de modifier les structures sociales.

¹⁴ S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, Petite bibliothèque Payot, 2004.